PRIX, QUATRE-SOUS. Quebec, 12 Avril, 1843. Vol. 4.—No. 68.

COURAGE CIVIL. — HONNEUR. — PATRIE. — LIBERTÉ. — PROGRÈS.
GAITÉ. — SANTÉ. — BIEN-ETRE, — SAVOIR.

LE FANTASQUE,

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Imprimé et Publié par { N. AUBIN, *Rédacteur.* / Wm. H. ROWEN, *Imprimeur.* } No. 32, Rue St. Jean, Haute-Ville.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le MERCREDI et le SAMEDI. L'année ou vol. se compose de 96 numéros et se devise en trimestres de 24, sans perte pour l'abonné.—Le Prix d'abonnement est de 2 piastres par année payable trimestriellement d'avance.—On ne reçoit pas de souscription pour moins de six mois.—Le prix du port par la poste est *une piastre* pour toute la province. Toutes communications, demandes ou réclamations devront être affranchies.—On insère *gratuitement* tous les articles d'utilité et d'intérêt publics ; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis que moyennant rémunération de 2 sous par ligne.

Prix des Annonces. *Première insertion*, 6 lignes et au dessous, une demi piastre. Au dessus de 6 lignes, 8 sous la ligne. *Chaque insertion suivante* se fait au quart des prix ci-dessus,—Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire.

PRIMES. On donne le journal *gratis* aux personnes qui fournissent des annonces au montant de quatre piastres. Celles qui en insèrent pour dix piastres ont droit en outre à des ouvrages d'impression pour la valeur de 2 piastres. On déduit moitié aux encanteurs, à prendre en ouvrage. Les agents reçoivent la feuille *gratis*.

Melanges Litteraires.

La mère en permettra la lecture à sa fille.

LE TESTAMENT DU MARI,

Suite.

III

Quand ils se furent assis tous les trois dans le salon, sur les bords d'une terrasse ombragée, Félicien tira du fond d'un petit meuble, une feuille de papier ployée en forme de lettre, et cacheté de noir ; il brisa ce cachet de mauvais augure ; il déplia lentement cette feuille mystérieuse et il se prit à murmurer, les yeux mouillés de larmes ;

—Je n'ai plus de temps à perdre, amis......... Ecoute-moi bien Laurence...... Ecoute-moi bien, Maxime.... car ce que vous allez entendre, c'est l'expression de ma volonté dernière.... c'est mon testament ! Je passe le préambule n'est ce-pas ? et j'arrive à tout ce qui vous intéresse :

" J'ai choisi et je nomme pour mes deux légataires universels, par portions égales, Claudine Laurence Morell, ma femme, et Joseph Maxime Dubreuil, mon ami....

" Je lègue une dot de cent mille francs, une fois payés, à la sœur jumelle de ma femme, Mlle. Juliette Laurence Dalby.

" Je lègue à l'Académie Française une somme de trois mille francs, destinée à l'auteur du plus bel éloge des poésie de Millevoye.

" Je lègue le bon cœur de Laurence aux pauvres, et le dévouement de Maxime à ses amis malheureux.

" Voilà ce que je veux, ce que j'ordonne, à mon heure dernière :—Ce que je désire seulement, le voici :

" Je désire que mon héritage ne soit divisé qu'un an au moins après ma mort.

" Je désire que Maxime et Laurence deviennent dès que je ne serai plus, deux amis qui s'apprécient et qui s'estiment.

" Je desire qu'ils deviennent tôt ou tard, deux amis qui s'aiment.

" Je désire qu'ils deviennent, enfin, deux amis qui veulent vivre l'un pour l'autre, et qui s'épousent...."

—Allons ! continue le jeune malade, en s'adressant tour à tour à ses deux légataires universels ; y a-t-il dans mes volontés ou dans mes désirs, quelque chose qui vous embarrasse ou qui vous effraie ? De grâce, point de larmes, point de gémissemens, point de sanglots.... J'ai besoin de toute votre raison et de tout mon courage....! Répondez-moi. Laurence devant Dieu, vous jurez de vous soumettre à mes commandemens suprêmes, pourvu que la soumission ne blesse ni votre cœur, ni votre conscience ?

—Je le jure ! répondit la jeune femme d'une voix tremblante.

—Et vous Maxime, vous jurez d'obéir à mes volontés dernières, pourvu que l'obéissance ne coûte rien à votre liberté ni à votre honneur ?

—Je le jure, répondit Maxime.

—J'y compte.... ! Et maintenant s'écria Félicien, il ne me reste plus qu'à vous remercier et qu'à mourir....

Vous le devinez sans doute : il résulta de cette petite combinaison testamentaire ce qui devrait arriver en pareil cas, le plus naturellement du monde ; d'abord Maxime s'avisa de se souvenir de Mlle. Dalby, et il se mit un jour à questionner Madame Morell sur une vieille amie d'autrefois qui se nommait Mme, de Ferrière....

—Madame de Ferrière ! répliqua Laurence ; vous la connaissez donc, monsieur Dubreuil ?

—Vous le savez bien, Madame !

—Je le sais parce que vous me le dites.

—Hélas ! madame, vous avez une affreuse mémoire ! Je vous ai vu, je vous ai parlé, je vous ai admirée, il y a trois ans, dans les salons de Mme. de Ferrière....

—Vous vous trompez, Monsieur Maxime, et il est impossible à mon amour-propre d'accepter aujourd'hui l'admiration de votre complaisant souvenir.

Il est avec le cœur des accommodemens : à tort ou à raison, Dubreuil s'imagina tout de suite qu'il déplaisait peut-être à madame Morell de reconnaître les malheureux qui avaient admiré Mlle. Dalby.

Bientôt, pour se préparer à une obéissance complète aux singulières fantaisies de Félicien, Maxime et Laurence consentirent à devenir deux amis intimes, deux amis presque inséparables ; un devoir sacré, un dévouement naturel, les réunissait à chaque instant, à chaque minute, la nuit et le jour, au chevet du pauvre malade, et bon gré mal gré, il leur fallait consentir à se regarder à se parler, à s'entendre et à s'estimer par ordre !

Destinés l'un pour l'autre, ou plutôt légués l'un à l'autre, par la volonté suprême du mari, Laurence et Maxime se laissèrent aller au charme équivoque d'une intimité dangereuse qui s'habituait à prendre déjà le présent pour l'avenir : Félicien Morell se réjouissait, en murmurant du spectacle de cette affection mutuelle qui était pour lui la consolation la plus douce, parce qu'elle lui semblait une espérance pour le triste veuvage de sa femme ; il se félicitait à plaisir de cette sublime inspiration, de cette admirable prévoyance d'outre-tombe qui devait faire deux heureux ; si bien, qu'en voyant un jour l'amoureux Maxime qui soupirait à sa nouvelle amie, Félicien se prit à dire d'une voix émue :

—Que le ciel en soit loué !...... Je meurs content.

Et six mois plus tard, avec l'aide de Dieu et du soleil de la Provence.... le moribond se portait à merveille !

Entre nous, ce n'est point là une péripétie tout-à-fait commune, et je vous laisse à deviner l'étrange embarras des trois personnages de cette petite comédie !

IV.

Au récit de cete épisode de la vie réelle les femmes sensibles ne plaindraient, à coup sûr, que l'infortunée Laurence ; les galantins de tous les âges ne plaindraient, à leur tour que le malheureux Maxime Dubreuil ; moi je n'ai la force de plaindre que ce pauvre diable qui a nom Félicien Morell. Jugez : en revenant au logis, après un long et triste voyage.... je me trompe,—en renaissant tout-à-coup à la santé, à la joie, à l'espérance, Félicien Morell chercha vainement dans sa maison un bonheur que le bruit de ses pas avait épouvanté sans doute, et qui n'avait pas daigné l'attendre ; il avait confié une femme charmante à la sainteté du foyer domestique ; il ne vit plus en elle à son retour, qu'une femme surprise, craintive et résignée ; il avait ouvert sa propre hospitalité à un ami d'enfance, à un ami de collège, à un inséparable qui lui souriait, autrefois de la meilleure grâce du monde : il ne vit plus en lui qu'un hôte mystérieux qui se troublait à la moindre question, et qui s'embarrassait à chaque instant, dans ses propres réponses ; Morell comprit un peu tard toute l'imprudence de sa conduite, toute l'énormité de sa faiblesse, et il essaya de réparer bien ou mal, ce qu'il appelait sa sublime sottise.

Félicien commença par déchirer le maudit testament, qui était à ses yeux la véritable origine de ses regrets et de sa douleur ; mais hélas ! pensait-il, à quoi bon toute cette colère contre une feuille qu'emporte le vent ?.... L'esprit survivra toujours à la lettre .... Le souvenir de mes volontés suprêmes n'est-il pas gravé, par ma faute, dans le cœur de Laurence, dans le cœur de Maxime ? Et les deux chères personnes que j'avais mariées pour un prochain avenir, n'ont-elles pas compté sans la résurection soudaine d'un mourant ?....

Félicien résolut d'appeler à son aide la tendre amitié, le dévouement empressé de Mlle. Juliette Dalby, que l'on se préparait à recevoir à la Bastide : il lui sembla que l'innocente jeunesse de sa sœur jumelle rendrait à sa femme toute sa gaîté, ou son esprit, toute sa raison, et il attendit avec une secrète impatience la précieuse arrivée de la jeune fille.

Un matin le bruit d'une chaise de poste se fit entendre dans la grande avenue ; une jolie voyageuse, suivie d'une vieille gouvernante, apparut presque aussitôt sur les marches de la Bastide, et Juliette Dalby se précipita dans les bras de Laurence....

Au même instant, Maxime Dubreuil, qui descendait au salon, laissa échapper un cri à demi étouffé par la surprise, par l'épouvante et à vrai dire, la ressemblance des deux sœurs jumelles avait quelque chose d'extraordinaire, de merveilleux, d'incroyable.

L'illusion était complète : le directeur de la tragédie bourgeoise s'avisa d'emprunter au hasard, qui est le grand machiniste du théâtre de la vie réelle, les apparences d'une jeune fille charmante qui ressemblait à s'y méprendre, à la belle héroïne de la pièce ; et voyez un peu comme le ciel se mêle aux petits embarras, aux petits mystères de ce bas monde ; il ne fallait rien moins qu'un beau miracle pour dénouer heureusement une pareille histoire, et ce beau miracle, le voici!

Dieu merci, tout s'enchaîne et tout se déroule au gré des petites passions humaines : Mlle. Juliette Dalby va reconnaître, à la première vue, Mr. Maxime Dubreuil, qu'elle a rencontré autrefois dans le salon de Mme. de Ferrière.

Encore un instant peut-être, et Maxime Dubreuil, honteux de sa cruelle méprise, ira se prosterner aux pieds de Juliette, en chantant au fond de son cœur :

On en revient toujours
A ses premiers amours !...

Laurence trouvera dans le sentiment de ses de